

Pierre Béguin, journaliste et témoin de son temps : Un demi-siècle d'histoire de la Suisse 1930-1980

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **58 (2008)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

(1880–1914)». La crainte des typographes d'une dévalorisation de leur savoir-faire par la féminisation ternit l'action du syndicalisme suisse, plus soucieux de stratifier les tâches (réduction du temps de travail de l'«aristocratie ouvrière» masculine) que de s'opposer en bloc au patronat. La modernisation des machines à composer (Monotype, Linotype) découle d'une transformation du champ éditorial (apparition de journaux à annonces) et de l'agrandissement des imprimeries. La raison économique n'est pourtant pas toute-puissante. Les titres gagnent en prestige à vanter leurs nouveaux appareils de production, véritables vitrines du journal, et à ériger d'imposants bâtiments. Vallotton réfute le déterminisme technique pour voir plutôt le progrès du matériel de composition comme une résultante (concurrence intertitre, pagination accrue).

Dans sa postface, Cédric Humair s'appuie sur la sociologue Helga Novotny et relève le paradigme de la crise du progrès en même temps que sa perpétuation à long terme. Son ambivalence, à la fois source de domination de la nature et de déstabilisation culturelle, se marque fortement à la Belle Époque. Le danger est perçu comme le prix raisonnable à payer en compensation à l'amélioration du confort, mais l'équivalence entre évolution technique et progrès social est remise en question. Marguerite Burnat-Provins condamne un pays «prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent. Cela rapporte (...), mais qu'est-ce que cela emporte: les costumes, les traditions, l'originalité des mœurs (...)». Le chemin de fer vilipende la montagne et l'âme suisse. La critique esthétique sert de paravent à celle du matérialisme. Humair inscrit le modèle suisse à mi-chemin entre ses variantes américaine (triomphe de l'ingénieur) et allemande (traditions, pilotage étatique, nationalisme). Aux objectifs sociaux et démocratiques du progrès de la Belle Époque succède la seule perspective de la croissance économique et de l'aisance individuelle. L'innovation pour l'innovation caractérise la modernité actuelle.

Reste à s'interroger sur le renversement des rapports de force, à un siècle de distance, entre la place occupée par la culture des humanités et les sciences dures. Jadis soumis au scepticisme et ultraminoritaire dans l'enseignement (1/8^e des programmes du lycée en France vers 1900, selon Arno Mayer), le Nouveau-Monde des ingénieurs et de l'industrie voue désormais les sciences humaines aux gémonies.

Grégoire Gonin, Lausanne

Pierre Béguin, journaliste et témoin de son temps: Un demi-siècle d'histoire de la Suisse 1930–1980. Hauterive, Gilles Attinger, 2007

Trente ans après sa mort, les anciens rédacteurs de la *Gazette de Lausanne* ont voulu rendre hommage à Pierre Béguin, leur rédacteur en chef qui fit de ce journal, aujourd'hui disparu, le quotidien de référence en Suisse romande. Entreprise certes périlleuse, qui encourait le risque au mieux de s'abandonner à la complaisance, au pire de sombrer dans l'hagiographie. Heureusement, il n'en est rien.

Le livre s'articule en trois parties. La première est centrée sur une biographie de Pierre Béguin, complétée et enrichie par quatre contributions plus pointues, développant des aspects particuliers de son activité ou du contexte dans lequel il évolua. La deuxième réunit les témoignages d'anciens rédacteurs et collaborateurs de la *Gazette*. La troisième présente un florilège d'écrits de P. Béguin lui-même.

Biographe expérimenté au talent reconnu, Denis Bertholet retrace, dans une langue élégante, les étapes d'une vie, n'occultant ni les failles ni les crises intérieures de son personnage. Evoquant d'abord avec une distance un peu ironique la «saga familiale» des Béguin, il met l'accent sur les apports du milieu bourgeois,

dans le cadre industriel austère des Montagnes neuchâteloises: rigueur, «protestantisme aggravé» d'un père libre-penseur, mais aussi passion de la musique classique, qui habitera Pierre Béguin toute sa vie.

Dans une contribution qui certes n'ouvre pas de pistes qui n'eussent déjà été explorées, mais qui constitue une bonne et concise synthèse d'éléments connus, Françoise Frey-Béguin dépeint le climat social, politique, économique et surtout culturel (où son texte se montre le plus original) de La Chaux-de-Fonds dans le premier quart du XX^e siècle. L'auteure a raison de mettre en exergue les caractéristiques d'un certain «esprit chaux-de-fonnier» (qui sera renforcé chez Béguin par sa fréquentation du très libéral Gymnase de la ville, puis par son appartenance à *Belles-Lettres*), c'est-à-dire le goût de la pensée libre et du débat d'idées.

Mais revenons au *Bildungsroman*. Certes, le «spectacle atroce de la misère noire, de la misère crasseuse» (p. 307) des ouvriers frappés par la crise économique de l'après-guerre bouleverse le jeune homme mais, comme le montre bien D. Bertholet, il restera pendant quelques années encore le rejeton d'une bonne famille de notables, affichant un libéralisme de droite classique qui le rapprochera de Jean-Marie Musy et des idées corporatistes. Cet anticommuniste, cet antisocialiste, ce fédéraliste anti-étatique connaîtra cependant, pendant la Seconde Guerre mondiale, une évolution vers un libéralisme beaucoup plus critique et ouvert aux questions sociales. Il est juste d'affirmer, comme le fait son biographe, qu'«au fil de ce processus c'est toute la sensibilité politique de Béguin qui a mué» (p. 68) et que «la Suisse et Béguin entrent dans la modernité politique» (p. 69). Journaliste déjà connu et reconnu en 1939, il est «mobilisé» dans la Division Presse et Radio, puis comme conseiller de presse de von Steiger. En clair, il participe à la censure des journaux qui, selon les autorités fédérales, mettraient en péril la sécurité de la Suisse, notamment par leurs critiques envers les pays de l'Axe. Cette activité délicate, dans laquelle P. Béguin montra tout à la fois pondération et manque de lucidité (sur la persécution antisémite et la mesure du génocide), est analysée avec soin par Marc Perrenoud.

Mais c'est à partir de 1945 – comme rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne* succédant à des personnalités désormais compromises par leur pétainisme affiché – que Pierre Béguin va donner la pleine mesure de ses talents. Lui-même journaliste de haut vol, il sera aussi un «patron» estimé, voire vénéré par son équipe. Un «patron» qui en impose certes par sa haute taille et son profil, de plus en plus empâté, de sénateur romain, mais surtout par son exigence professionnelle, son flair pour découvrir de jeunes talents, ses capacités de formateur de stagiaires enthousiastes, son respect absolu de la déontologie professionnelle, et par une ouverture d'esprit tout à fait remarquable: que l'on songe au courage qu'il lui fallut pour défendre envers et contre tous (et notamment les milieux libéraux traditionnels dominant son Conseil d'administration) la *Gazette littéraire* de Franck Jotterand, véritable brûlot acquis aux tendances les plus modernes de l'Art comme aux œuvres littéraires les plus critiques, ou encore les prises de position alors hétérodoxes d'un Charles-Henri Favrod sur la guerre d'Algérie et la décolonisation! Témoignent dans le livre de cet immense respect et de cette légitime admiration les brèves contributions d'«anciens» de la *Gazette*, sans doute un peu répétitives, parfois anecdotiques, mais où tous disent leur reconnaissance envers «le Maestro», et décrivent le fameux «esprit de la *Gazette*», moment rare il est vrai dans l'histoire de la presse. Rappelons – et la liste n'est pas exhaustive! – que François Landgraf, Laszlo Nagy, Jean-Marie Vodoz, Jean Dumur, Charles-Henri Favrod, Jean-Pierre Moulin, Frank

Bridel, Pierre A. Dentan, Christian Sulser, Charles-Henri Tauxe, André Kuenzi, François Gross, Gaston Nicole, Antoine Bosshard (dont plusieurs seront appelés à de hautes fonctions dans la presse écrite, à la télévision ou à la radio) sont issus de cette «pépinière de journalistes» aux idées politiques différentes.

Une telle ouverture d'esprit, par rapport aux positions orthodoxes du Parti libéral, ne pouvait que déplaire au Conseil d'administration, d'autant que la situation financière de ce quotidien élitare n'était pas florissante. Dans sa bonne contribution, Alain Clavien (déjà spécialiste de la *GdL* par ses publications antérieures) dégage le lien entre les conflits successifs autour du journal: celui de 1945, lié au «dépoussiérage idéologique»; celui de 1953 (la tentative, avortée, de «putsch» et de mainmise économique sur la *Gazette* par la Ligue vaudoise maurassienne); enfin celui qui finit par aboutir au départ contraint de Pierre Béguin en 1966. Pour cette raison, et d'autres encore, financières, la prestigieuse *Gazette de Lausanne* ne devait pas s'en relever ...

Privé de journal, P. Béguin montra alors une autre face de son talent, dans d'innombrables émissions radiophoniques ou télévisuelles. Moderne en cela, il avait compris dès l'avant-guerre l'importance des nouveaux médias. Le DVD opportunément joint au livre en donne une série d'extraits. Ils permettent d'apprécier la lucidité de ses analyses, mais aussi de réécouter sa voix si particulière et de constater son étonnante présence à l'écran, sur des sujets qui lui tenaient particulièrement à cœur, comme le suffrage féminin, la xénophobie ou la valeur de la pensée authentiquement libérale. On écouterait enfin avec intérêt, parfois avec émotion, ses souvenirs personnels de La Chaux-de-Fonds en pleine crise économique et sociale.

Pierre Béguin fut aussi, à sa manière, un historien. L'article subtil de Daniel Bourgeois se penche notamment sur son livre *Le Balcon sur l'Europe* (1950). Certes conformiste sur certains sujets et trop consensuel à nos yeux aujourd'hui, inexact et dépassé ici et là (mais les archives sur la période 1939-45 étaient alors totalement inaccessibles), trop pudique sur la question des réfugiés, cet ouvrage ouvrait cependant des pistes: ainsi, pour Béguin, la Suisse «s'est inconsciemment laissée contaminer par les doctrines totalitaires» et s'est complu dans le «repliement intellectuel sur soi-même» (p. 137). On peut donc souscrire au jugement de l'auteur, pour qui le *Balcon* fut «une étape marquante dans l'historiographie de la Suisse et la guerre, qui se situe entre le produit purement patriotique de [Peter] Dürrenmatt» (p. 147) et les avancées des historiens des trois dernières décennies, auxquelles D. Bourgeois lui-même, il faut le rappeler, a apporté une contribution majeure.

Le livre propose enfin, dans sa troisième partie, une chrestomathie de 37 écrits de Pierre Béguin (articles de journaux et extraits d'ouvrages). On relèvera en particulier, en pleine atmosphère de guerre froide et de chasse aux sorcières (révocation de fonctionnaires «communistes» en 1950), ses vigoureuses défenses de la liberté d'opinion. Son style – dont l'étude eût fait les délices d'un linguiste – pourrait être qualifié de cicéronien, ou de gaullien: phrases balancées, séquences oratoires rythmées, alternance de phrases brèves au ton presque familier et de périodes plus amples, vocabulaire précis, langue châtiée mais sans afféterie, un peu surannée, souci parfois exagéré de pondération, un ton policé qui fait de P. Béguin un homme d'un autre temps, ce temps qui était aussi celui du «plomb», du télex, d'une presse non avilie par la primauté des impératifs commerciaux et le goût du *scoop*, du sensationnel, une presse soucieuse d'apporter un regard analytique sur

le monde. Celle-ci n'a cependant pas disparu, et pour les journalistes qui lui sont attachés, Pierre Béguin reste sans doute un exemple et une référence. Il estimait que le devoir de l'homme est de «regarder au-delà des apparences», de «détruire les poncifs et [de] se nettoyer l'esprit des hypothèques du conformisme» (pp. 309–310). Il méritait donc cet hommage, non dénué de distance critique.

Pierre Jeanneret, Grandvaux

Thomas Gees: **Die Schweiz im Europäisierungsprozess. Wirtschafts- und gesellschaftspolitische Konzepte am Beispiel der Arbeitsmigrations-, Agrar- und Wissenschaftspolitik 1947–1974.** Zürich, Chronos, 2006. 416 S.

Bücher zur Geschichte der Schweiz haben, falls qualitativ hochstehend, den Vorteil, nie wirklich zu veralten. Angesichts der aktuellen politischen Debatten zum Verhältnis «Schweiz und EU» empfiehlt es sich deshalb, nicht nur die aktuellsten, sondern die grundlegenden Schriften immer wieder hervorzukramen. «Die Schweiz im Europäisierungsprozess. Wirtschafts- und gesellschaftspolitische Konzepte am Beispiel der Arbeitsmigrations-, Agrar- und Wissenschaftspolitik 1947–1974» lohnt sich diesbezüglich besonders. Gees untersucht drei Politikbereiche, die für den von ihm behandelten Zeitraum wichtig sind: Es geht um Migrationsfragen, um die Landwirtschaftspolitik und um die Wissenschaft. Gees tut dies sowohl mit klassisch quellenkritischen historischen als auch mit sozialwissenschaftlichen Methoden, so dass ein gut lesbarer Band zur schweizerischen Europa-geschichte oder europäischen Schweizergeschichte dabei herausgekommen ist.

Das Buch ist voller Überraschungen und bisher noch nicht bekannten Fakten. So war die Arbeitsmigration nach dem Zweiten Weltkrieg nicht einfach Ausdruck veränderter wirtschaftlicher Verhältnisse, sondern in der Schweiz vor allem auch politisch gesteuert. Das Trauma des Ersten Weltkriegs hatte die Schweizer Behörden darin bestärkt, ordnungspolitische Sicherheitsmassnahmen auch in Friedenszeiten auf gesellschaftliche Sicherung auszurichten. Migration bedeutete in der Schweiz immer auch Staats- und Wirtschaftspolitik, sprich (Bürgerrechts)Schutz der Schweizer gegen die Fremden. Gees spricht in diesem Zusammenhang von einer eigentlichen Zweiklassenbürgerschaft: Die Bewegungsfreiheit, der Stellenwechsel und der Nachzug von Familienangehörigen konnten verboten werden, der sozialversicherungsrechtliche Status war tiefer. Schweizer Männer waren in diesem System immer privilegiert: zunächst und zuerst gegen alle ausländischen Männer – mit denselben Methoden aber auch gegen die einheimischen Frauen. Gees zeigt auch, dass diese politischen Ordnungsgrundsätze des Bundes bezüglich Migration eigentlich ein seltsames Verfassungskonstrukt darstellten. Denn die wichtigsten Bestimmungen zur Ausländergesetzgebung unterlagen nicht dem normalen Gesetzgebungsprozess, sondern in Verordnungen der Departemente und des Bundesrats. Dies hatte politisch den Vorteil, dass sich die Ausländergesetzgebung immer den Verhältnissen anpasste, ohne wirklich vom demokratischen Gesetzgebungsprozess «gestört» zu werden. Deshalb konnte in den 1960er und 1970er Jahren von Bundesrat und zuständigem Departement auch eine liberale Einwanderungspolitik ohne grosse politischen Diskussionen vollzogen werden – etwas, was in der bisherigen Forschung völlig unterging.

Aufschlussreich ist Gees' Europäisierungsstudie auch bezüglich der Landwirtschaftspolitik. Entgegen der gegenwärtigen landwirtschaftlichen Verlautbarungen herrschte in der Schweiz noch bis zur Zwischenkriegszeit kein Konsens darüber, ob die Landwirtschaft sich am Markt oder an der Selbstversorgung orientieren